

De loin...

Par Dr Ṭāhā Ḥusayn

L'Égypte peut aujourd'hui, sans exagération ni ostentation, se dire au centre de l'attention mondiale, comme on le disait autrefois d'un poète arabe ancien. Aucun gouvernement sur la Terre ne peut ignorer les affaires égyptiennes : toutes reçoivent ses nouvelles, les analysent avec soin et en tirent des plans pour leurs relations avec l'Égypte et, plus largement, avec le Proche-Orient.

Aucun peuple non plus ne reste indifférent : chacun suit, dans les journaux ou à la radio, les événements égyptiens, s'étonnant parfois, s'émerveillant à d'autres moments. Les journaux rapportent ces nouvelles sous l'influence de passions, d'affections et d'aversion, d'espérances ou de craintes. Peu s'attachent à la vérité et à l'exactitude ; beaucoup cherchent à captiver le lecteur par l'extraordinaire et l'inattendu, au détriment de la précision.

Par le hasard des circonstances, j'ai connu les événements de l'Égypte actuelle par les journaux européens avant de les lire dans les journaux égyptiens. Chaque matin, mon compagnon m'apportait les éditions italiennes ; à midi, le courrier apportait les journaux français ; et le soir, une multitude de coupures et extraits de Rome et de Paris. Je me suis ainsi trouvé absorbé par ces lectures plus que par tout autre sujet, et je doute de m'être jamais autant plongé dans les journaux qu'au cours de ces journées.

Comme tout Égyptien, je me réjouis que mon pays occupe le monde et retienne l'attention. Comme tout Égyptien, je suis fier de voir l'Égypte donner au monde moderne un exemple éclatant : une révolution conjuguant calme, majesté et gravité avec une fermeté pure et résolue qui brise l'injustice, exile un roi sans verser une goutte de sang et sans jamais perdre patience, prudence et retenue.

Cependant, je ressens parfois de la colère et de l'exaspération devant certains correspondants malhonnêtes, qui imposent leurs fantasmes aux faits et diffusent à leurs lecteurs des absurdités que rien ne justifie : elles ne proviennent ni d'âmes innocentes, ni de cœurs droits, ni d'intentions sincères.

Nombre de journaux parisiens, par exemple, ne cachent pas leur inquiétude face à la révolution égyptienne. Non par crainte pour les Français ou leurs intérêts, qui sont protégés par les mesures de sécurité du général et du Premier ministre, ni par inquiétude pour l'ordre public en Égypte, qui est assuré selon les vœux des Égyptiens et des étrangers, mais par peur que la révolution égyptienne inspire d'autres révoltes ailleurs.

Les Français se souviennent avec effroi de l'Indochine depuis la fin de la dernière guerre mondiale. Ils redoutent la Tunisie et souffrent de la situation à Marrakech. Ils savent que l'Égypte occupe une position de modèle dans le monde

arabe ; ils observent les mouvements de libération avec une anxiété constante, et leurs craintes ne sont pas infondées.

À la fin de l'année dernière, à peine l'Égypte montrait-elle sa résistance à l'occupation britannique que la Tunisie se soulevait contre la tutelle française, et les événements à Marrakech étaient suffisamment clairs pour ne pas nécessiter de détails.

Beaucoup de journaux français manifestent plus de sollicitude pour l'influence britannique que pour le roi déchu, car la question royale les concerne peu, tandis que l'influence britannique, liée à celle de la France en Afrique du Nord, attire toute leur attention.

Comme les Anglais, les Français se méfient de l'activité américaine dans ces zones d'influence. Les États-Unis ne cherchent pas à remplacer la Grande-Bretagne au canal de Suez ni la France en Tunisie ou à Marrakech, mais à limiter l'influence russe au Moyen-Orient et à étendre, dans la mesure du possible, leur influence économique bénéfique.

L'une des observations les plus étonnantes que j'aie lues dans un journal français modéré mais conservateur est que les Américains surestiment les capacités militaires des peuples du Proche-Orient, en se fondant sur l'excellent comportement des soldats africains ayant combattu aux côtés de l'armée française. Le journal note cependant que ce courage provenait des officiers français et non des soldats eux-mêmes.

Il est indiscutable que les auteurs de ce journal, bien instruits et cultivés, connaissent l'histoire récente : ils savent qu'au début du XIX^e siècle, l'Égypte possédait une armée redoutable, qui fascinait l'Europe et faisait rêver la France à la conquête de l'Afrique du Nord. Et ils savent que les soldats égyptiens modernes sont les descendants de ceux de l'époque de Muhammad 'Ali et d'Ibrahim.

Un autre journal affirme que quatre cinquièmes du peuple égyptien sont atteints de maladies mortelles. Si c'était vrai, pourquoi l'Europe devrait-elle craindre un peuple si « malade » ? Les Égyptiens eux-mêmes savent que leur société a besoin de réformes profondes et complètes, et qu'ils se soulèvent aujourd'hui pour les obtenir. La nécessité de réformes n'a rien à voir avec la supposée « maladie » du peuple.

L'auteur, qui a visité l'Égypte, a constaté que le peuple est loin de ce portrait. Dans les villes et villages, les Égyptiens travaillent avec énergie et intelligence pour placer leur pays sur le devant de l'économie mondiale. Si les Français travaillaient autant dans leurs usines et sur leurs terres, ils ne connaîtraient pas leur faiblesse économique actuelle. Mais la peur pour l'empire colonial voile leur jugement.

Si les Français avaient regardé l'Égypte sans préjugés, ils auraient compris qu'elle représente dans le XX^e siècle ce que la France a représenté en Europe à la fin du XVIII^e siècle, avec une différence cruciale : l'Égypte n'a versé aucun sang

inutile ni massacré des millions de ses enfants comme la France lors de sa grande révolution.

Après la Première Guerre mondiale, l'Égypte a revendiqué son indépendance et sa liberté ; le monde arabe a suivi son exemple. Après la révolution nationale, elle a obtenu une constitution ; le monde arabe l'a imité. Après la Seconde Guerre mondiale, elle a achevé son indépendance ; le Maghreb a été inspiré par ses revendications pour la liberté et la démocratie parlementaire.

Ce que l'Égypte fait aujourd'hui dans le monde arabe est ce que la France fit dans le monde européen au siècle dernier.

Si les Français étaient justes, ils regarderaient l'Égypte avec admiration plutôt qu'avec méfiance et pitié. Ils verraient en elle le reflet de leurs propres idéaux de sacrifice pour la liberté, la fraternité et l'égalité. Mais le préjugé voile les cœurs et les yeux, effaçant même la mémoire historique la plus proche.

Nous devons d'abord nous blâmer nous-mêmes : nous, Égyptiens, sommes souvent les premiers à nourrir des idées fausses sur notre pays et à répandre ces préjugés auprès des étrangers. Un simple rapport officiel adressé au roi par certains anciens Premiers ministres suffit à le démontrer. Les journaux et agences étrangères notent tout ce qui se publie en Égypte et le traduisent en impression négative. Ainsi, nous témoignons de nous-mêmes, de la manière la plus sévère, dans les documents officiels et dans nos journaux. Si nous témoignons ainsi, nous ne devons pas exiger plus de justice des autres.

J'espère que cette révolution bénie, qui a rendu à l'Égypte sa dignité et son honneur avec calme et prudence, et qui a suscité l'admiration du monde extérieur, redonnera aux Égyptiens confiance en leur patrie, fierté pour leur nation et un optimisme capable de leur faire voir leur pays comme un lieu beau, pur et noble, digne de l'amour et du respect de ses enfants et de la reconnaissance du reste du monde.

Tāhā Ḥusayn

Al-Balagh, 5 août 1952